

LE CANARD

FILIATREULT & RODIER,

ROPIETALKES.

LE PREMIER VERITABLE VIN DE QUININE DE CAMPBELL

ET LE SEUL QUI GUERIT TOUS LES FIEVRES MALARIEUSES ET MARAIS

LE GRAND TONIC RENFARCISANT JOUR

FEUILLETON du 'CANARD'

Thomas Schreid
EPISODE
DE L'INVASION ALLEMANDE.

Il y a six ans de cela. J'étais à Strasbourg, où m'avait appelé une lettre du notaire Franz Poppel, un de mes meilleurs amis, avant que je quittasse notre pauvre capitale alsacienne. Depuis, je lui avais gardé rancune de n'avoir point opté pour la France, de s'être soumis à la domination prussienne. Pour moi, c'eût été la dernière des humiliations de rester à Strasbourg pour y entendre encore le pas lourd des soldats allemands et le fifre railleur de leurs musiques militaires.

Peppel, lui, était titulaire d'une excellente étude de notaire, où il gagnait beaucoup d'argent; abandonner Strasbourg, c'était tout perdre: sa position de fortune et son immense clientèle; c'était quitter le foyer où l'avait bercé sa vieille grand-mère, Margaret Peppel. Cette dernière vivait encore après l'invasion, et, pour rien au monde, elle n'eût consenti à quitter l'antique maison de la famille où s'étaient écoulés les plus heureux jours de son enfance et où elle voulait achever son existence.

Pour toutes ces raisons, Peppel se fit Allemand.

Combien d'autres encore imitèrent son exemple, et pour des causes plus ou moins sérieuses, restèrent à Strasbourg après la guerre! J'ai toujours été chauvin: de là, ma rancune envers eux. Ai-je tort? ai-je raison?

Donc, j'étais accouru. Ce ne fut pas sans émotion que je pénétrai dans ma bonne ville natale. Elle était bien changée depuis que je l'avais quittée. C'était peu de temps après le bombardement. Bon nombre de maisons avaient été détruites par le feu et par les obus allemands; la grande cathédrale gothique avait été le point de mire des artilleurs ennemis, et sa pauvre flèche, penchée, tout abîmée, semblait être l'image de la fortune de la France.

Ah! le cœur me saigne encore au souvenir de tous ces désastres!

Aujourd'hui, à la place des ruines s'élevaient de nouvelles constructions: ce ne sont plus ces vieilles maisons gothiques, aux clochetons aigus, aux mille et une fenêtres s'étagant sur les grands toits à pic, aux profondes arcades remplissant les intérieurs d'une ombre monotone. On les a remplacés par d'élégants hôtels où s'entassaient et se confondaient l'officier prussien aux allures hautesaines, le touriste anglais à la morgue indifférente, le voyageur français à la lèvre



LA CHARRUE, LA CROIX ET L'ÉPÉE

Le CANARD offre gratis à Charles Thibault le dessin ci-dessus comme frontispice de la brochure contenant son fameux discours à l'île Ste Hélène sur la Charrue, la Croix et l'Épée. *Tres juncta in uno.*

de étincelante, oubliant des hontes passées.—le gros négociant allemand fier de son ventre, de sa pipe, de son empereur et de sa grosse chaîne d'or, aux breloques pendantes.

La vieille cathédrale elle-même s'est relevée de ses ruines, lançant de nouveau dans les airs son imposante flèche.

Peut-être, ça et là, rencontre-t-on dans une rue écartée, quelques vestiges de l'ancien Strasbourg, de ces vieilles maisons dont je parlais il n'y a qu'un instant, et où s'abritaient encore quelques familles aux racines patriarcales.

J'en retrouvai une dans la rue du Corbeau.

Je m'étais détourné légèrement de mon chemin pour jeter un coup d'œil d'antiquaire amateur sur ces vieux restes. La rue était restée la même; et, mieux que cela, ce ne fut pas sans un profond étonnement que je lus, sur une grande pancarte où un peintre alsacien avait crayonné une immense chope de bière mousseuse, l'enseigne suivante:

A LA BONNE CHOPE
THOMAS SCHREID
BRASSEUR

J'étais à quelques pas de la maison, prêt à y pénétrer pour éclaircir mes doutes lorsqu'un individu vint s'accouder contre un des montants de la petite porte.

C'était Thomas Schreid. Non plus le Schreid que je connaissais avant la guerre: jeune malgré ses quarante ans, alerte, la tête couverte d'une forêt de cheveux noirs et frisés, sa figure joviale, pleine d'une rougeur de bonne santé, et le verbe colant et gaulois.

C'était un tout autre Schreid: d'une coupe acide, les yeux cerclés,

avec un regard aigu néanmoins, le dos voûté, les mains tremblantes, et le visage recouvert d'un voile de tristesse et d'austérité. On eût dit d'un chêne contenaire que l'ouragan avait réussi à ployer. Il était méconnaissable.

Sa vue me produisit une sensation pénible, mon cœur se serra. Je me demandai intérieurement quelle pouvait être la cause de ce terrible changement.

Lui, me regardait venir; après quelques secondes d'attention, il poussa un léger cri de surprise... Sa figure s'épanouit... et il accourut au-devant de moi en me tendant la main. Je la lui serrai de grand cœur.

"Ah! monsieur Wagner! s'écria-t-il, quelle agréable surprise! que je suis heureux de vous revoir!"

Nous étions entrés dans le salon, —une grande pièce meublée avec beaucoup de goût et remplie de souvenirs du pays.

On prit place sur des chaises, et pendant que la servante, —une jolie Alsacienne que j'avais connue toute petite dans la maison,—pendant que la servante mettait sur la table des verres et une bonne bouteille de vieux vin du Rhin, nous causâmes.

"Voyons! monsieur Schreid, lui dis-je, il y a quelque chose que je ne m'explique pas.—C'est votre résidence à Strasbourg..."

Sa figure s'assombrit... Un rictus amer sillonna ses lèvres.

"Ah! oui! c'est vrai! vous êtes resté Français, vous!... tandis que moi, je me suis fait Allemand... j'ai courbé la tête... On peut m'adresser ce reproche, à moi!..."

J'essayai un geste de dénégation. "Oh! fit-il, ne cherchez pas à diminuer la portée de vos paroles... Elles sont justes... elles sont vraies... Je ne devrais pas être ici... j'aurais dû faire comme beaucoup, comme

vous, comme Bernard Horom, comme Laurent Siburg, comme tant d'autres enfin... Mais non!"

Il hochait la tête en croisant les bras.

"Certes, continua-t-il, on serait venu me dire il y a six ou sept ans que je deviendrais un jour Allemand... de mon gré, encore! j'aurais haussé les épaules! j'aurais fait mieux même! j'aurais giflé immédiatement l'accusateur... Aujourd'hui, c'est autre chose... je suis germanisé... et peut-être pour longtemps encore!"

Je l'arrêtai.

"Vous mourrez Français, n'est-il pas vrai, monsieur Schreid?" lui demandai-je.

Il se leva, et un gros soupir s'échappa de sa poitrine.

"Oui! je mourrai Français... s'il plaît à Dieu!... Mais, auparavant, j'ai un grand devoir à remplir, et je n'y failirai point."

En disant cela, il s'était assis de nouveau.

Je me rapprochai de lui.

"Allons! monsieur Schreid, lui dis-je, je ne puis croire qu'une simple question d'intérêt vous ait fait oublier la patrie... Il y a là un secret... peut-être un secret terrible... dites le moi!"

Il hochait la tête.

"Il me faudrait remuer de trop douloureux souvenirs, dit-il.

—Qu'importe! vous avez du courage."

Après quelques secondes d'hésitation, il se décida.

"Soit! fit-il... je vous dirai tout! mais, en échange, vous me promettez le plus rigoureux secret."

Je promis tout. On but une bonne rasade. Oh! c'était un de ces vins chauds auxquels on revient de grand cœur. La bouteille semblait allonger son cou—déjà si mince!—pour en faire dégorger les flots clairs

et limpides et en remplir nos coupes impatientes.

Thomas Schreid vida son verre d'un seul trait; il avait besoin de ce cordis! pour arrêter au bord de ses paupières la larme amère qui s'apprêtait à se tomber.

J'étais intrigué: cet homme, plus âgé que moi de plusieurs années, vieilli encore par les peines, me dominait par un accent d'austérité qui m'était encore inconnu de sa part. Je me fis donc tout yeux, tout oreilles.

Thomas Schreid commença:

"C'est une histoire tragique... et qui remonte aux premiers jours de l'occupation allemande. Strasbourg venait de se rendre: les Prussiens étaient entrés ici en vainqueurs... et en vainqueurs arrogants. Vous-même monsieur Wagner, vous savez ce qui arriva à cette époque... Il ne se passait pas de jour sans que des soldats allemands, ivres d'absinthe, cherchassent querelle à quelques-uns de nos compatriotes... Ces querelles se terminaient toujours par les coups de sabre transitionnels sur la tête de nos Strasbourgeois... On vivait en pleine terreur!... Un soir donc, ma femme était allée chez sa mère... Je l'avais fait accompagner par mon fils Sébastien... Vous l'avez connu, n'est-ce pas?"

—Je le crois bien! m'écriai-je... Il venait assez souvent chez moi, où il était sûr de trouver d'excellents regards... Pauvre garçon!... le ciel vous l'a pris de bonne heure!"

Schreid laissa échapper un profond soupir.

"Je me rappelle, fit-il, vous avoir fait part de sa mort... mais vous ignorez comment ce malheur arriva."

—En effet, appuyai-je.

—Je vais vous l'apprendre... Ma femme et mon fils,—tout ce que j'ai mais!—rejoignaient paisiblement notre demeure, lorsque, au détour d'une rue, cinq individus, cinq soldats prussiens, s'approchèrent d'eux et les bousculèrent. Ces hommes étaient ivres... Sébastien attira sa mère près de lui, et sans répondre à cette violence, tous deux s'écartèrent en hâtant le pas. Ceci ne faisait probablement pas le compte des soudards, car deux d'entre eux se postèrent à quelques pas en avant, de manière à barrer le passage. Deux autres restèrent en arrière, et le cinquième, sur zotte par les propos de ses camarades, osa se permettre de toucher à ma pauvre femme, en ayant l'air de vouloir l'embrasser..."

(A suivre.)

Calino apprend que le choléra est à Toulon. Il se hâte de faire ses malles pour la Suisse. Au moment où il va partir, un ami, voyant sa terreur, lui dit pour le calmer:

—Mon cher, ne vous pressez donc pas tant, que! l'épidémie est encore loin... Il y a une distance de Toulon ici!

—Sans doute... autrefois... reprend Calino; mais aujourd'hui, plus de distance... depuis les onguements de fer!

Chez le docteur Tant-Pis. Un malade en se tenant le ventre:

—Docteur, je crois que j'ai le choléra, que faut-il faire?

—Prenez vous un coup de pistolet dans la tête; c'est aussi sûr et moins long.